

Rémy Hildebrand

BOSSEY,
l'arbre de la connaissance



«Eglise de Bossey», huile sur toile (réalisée avant 1789) de Jacques-Laurent Agasse (1767 - 1849).

Dans les *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau se souvient d'un épisode de jeunesse, qu'il évoque avec ravissement.



Gravure tirée du Volume n° 1, Paris Barbier 1846.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure (...).⁽¹⁾ Il y avait hors la porte de la Cour une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lambercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité. Les deux pensionnaires en furent les Parrains, et tandis qu'on comblait le creux, nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents spectateurs de cet arrosage, nous nous confirmions mon cousin et moi, dans l'idée très naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche; et nous résolûmes de nous procurer cette gloire, sans la partager avec qui que ce fut. Pour cela, nous allâmes couper une bouture d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire

aussi un creux autour de notre arbre: la difficulté était d'avoir de quoi le remplir; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir nous en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir durant quelques jours, et cela nous réussit si bien que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure; persuadés, quoiqu'il ne fut pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Cependant notre arbre, nous occupant tous entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions, on nous tenait de plus court qu'auparavant; nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisit secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer.



Gravure représentant la rigole qui conduisait l'eau au saule.

Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente que l'eau ne coulait point. La terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta. Omnia vincit labor improbus. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire voie qui faisant une espèce de grillage ou de crapaudine retenaient le limon et les pierres, sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée, et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des tranches d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente cette heure vint enfin: M. Lamercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos. A peine achevait-on de verser le premier seau d'eau qui nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna; nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lamercier, et ce fut dommage; car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau.

Frappé de la voir se partager entre deux bassins, il s'écria à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats de nos planches, et criant à pleine tête, un aqueduc, un aqueduc, il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule tout fut détruit, tout fut

labouré; sans qu'il y eut durant cette expédition terrible nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse. Un aqueduc, s'écriait-il en brisant tout, un aqueduc, un aqueduc!⁽²⁾



L'Aqueduc. Gravure de Gerbier parue dans les *grands écrivains et les grandes œuvres* d'Aristide Roger (Paris, Librairie illustrée sans date).

Jean-Jacques Rousseau fait le récit de son séjour à Bossey en compagnie de son cousin Abraham. Il se plaît à raconter un grand nombre d'épisodes émouvants, parfois plaisants, parfois douloureux. L'on se souvient de l'histoire des arbres plantés sur la terrasse du presbytère. L'on apprend que, craignant une exposition trop vive

au soleil, le pasteur Jean-Jacques Lambercier, âgé de 46 ans, décide de planter un noyer sur la terrasse. Lors de cette cérémonie familiale, Jean-Jacques et Abraham officient comme parrains.

Cet arbre à grande taille forme *des forêts entières*⁽³⁾ dans les plaines du Caucase. *Les Celtes l'ont acclimaté en Angleterre et en Irlande.*⁽⁴⁾ En pleine croissance, il développe une ombre bien-faisante, *qui ne laisse rien croître à ses pieds.*⁽⁵⁾ Dans la croyance populaire, le noyer est symbole de persévérance, qualité dont n'est pas dépourvu le pasteur Lambercier. Sa vie ne cesse de manifester des valeurs auxquelles il croit.



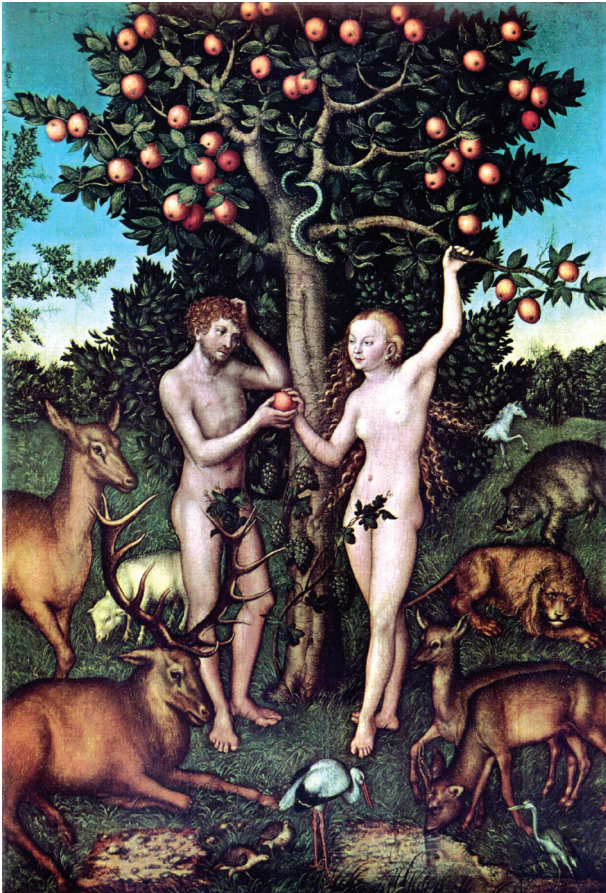
Planche bontanique sur le noyer.

Jean-Jacques Rousseau se souvient de son séjour à Bossey et tout spécialement de sa vie quotidienne. Et n'oublions pas l'importance des moments consacrés à l'éducation religieuse.⁽⁹⁾

Installons-nous un instant sur la terrasse surplombant la région genevoise, au milieu de laquelle coule le Rhône. S'y pressent le pasteur et sa sœur Gabrielle, Jean-Jacques et Abraham, une ou deux employées de maison. Peut-être même un chien s'étend-t-il sur cet espace agréablement disposé, mais trop exposé au soleil. Comblé, Jean-Jacques Rousseau vit un éden, parle d'un paradis. *Deux ans passés au village adoucirent un peu mon âpreté romaine, et me ramenèrent à l'état d'enfant.*⁽⁶⁾ Sans aucun doute, le pasteur Lambercier lui donne une leçon d'humanité et le guide vers les mystères de la connaissance. Jean-Jacques Rousseau apprend facilement ses leçons; il mémorise aisément les récits bibliques. *La preuve qu'il s'y prenait bien est que, malgré mon aversion pour la gêne, je ne me suis jamais rappelé avec dégoût mes heures d'étude, et que, si je n'appris pas de lui beaucoup de choses, ce que j'appris je l'appris sans peine, et n'en ai rien oublié.*⁽⁷⁾

Les arbres (le noyer et le saule) qui viennent au souvenir de Jean-Jacques Rousseau semblent s'identifier à l'histoire que raconte la Genèse. La Bible chante la vie quotidienne des premiers hommes, leur bonheur innocent, leur quiétude sans ombre. La vie est-elle un rêve, une illusion, une fiction? Il est imposé à ce couple de la Genèse une seule consigne: ne pas goûter au fruit de l'arbre de la connaissance. S'agit-il d'un *arbre litigieux*, questionne Roger Munier?⁽⁸⁾

Ce jardin, instauré par Dieu, compte des arbres, des animaux, un couple, devenir de l'humanité. La Genèse parle d'un arbre de la connaissance. On pourrait y voir une conscience, un entendement, une rencontre. Willy Pasini rappelle qu'Eve cueille le fruit défendu de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal et l'offre à Adam l'incitant ainsi à désobéir. Tous deux enfreignent les instructions divines et sont chassés à jamais du paradis terrestre, mais c'est Eve qui est le plus durement condamnée.⁽⁹⁾



«Adam et Eve», huile sur bois, 1526, réalisée par Lucas Cranach.

Jean-Jacques Rousseau se rapprocherait-il de cette étape, de cette découverte décisive, peut-être de la perte du paradis? D'ailleurs, lorsqu'on habite le paradis, le sait-on? A Bossey, Jean-Jacques Rousseau vit dans le séjour de l'innocence. Il découvre alors que le monde n'est pas nécessairement juste; ne l'accuse-t-on pas à tort? Son image du paradis est ternie, son cœur brisé. Il se souviendra longtemps de la colère partagée avec son cousin face aux accusations à leurs yeux injustifiées. La maison devient un tribunal partial. *Dès ce moment je cessai de jouir d'un bonheur pur, et je sens aujourd'hui même que le souvenir des charmes de mon enfance s'arrête là. Nous restâmes encore à Bossey quelques mois. Nous y fîmes comme on nous représente le premier homme encore dans le paradis terrestre mais ayant cessé d'en jouir.*⁽¹⁰⁾

L'instant solennel arrive, le pasteur prépare le rituel de la plantation du noyer. Rien n'est oublié, les deux pré-adolescents tiennent le rôle de parrains. Installer un noyer sur la terrasse, quelle fête! Après la présentation des personnes invitées à vivre en bonne harmonie dans ce lieu clôt survient le geste majestueux accompli par le maître de maison. L'importance que marque Jean-Jacques Rousseau à l'égard de cet événement semble annoncer un épisode crucial. A la joie d'en être les parrains s'ajoute le désir de faire croître un saule. La croissance interdite absorbera l'eau réservée au noyer fraîchement installé. Lorsque la rigole qui arrose le saule est découverte, les «parrains» s'aperçoivent que leur stratagème est mis à jour et le pasteur de s'écrier avec humour: *aqueduc! aqueduc!* Ainsi prend fin pour Jean-Jacques et son cousin l'état paradisiaque qui, à la fois, réunit et sépare l'adulte et l'enfant.

Le noyer et le saule deviennent les emblèmes d'un code familial, d'un savoir hiérarchique, d'un besoin qu'il convient de respecter. Le noyer est préservé, le saule est jeté bas, massacré, déraciné. Respecté, le noyer vivra sa vie; le saule n'est plus qu'un rêve interrompu. Aussitôt, Bossey son presbytère, comme un autre rend le service que l'on attend de lui rien de plus, à savoir un poste de pasteur de l'*Eglise protestante* de Genève.

La Genèse raconte qu'après avoir goûté au fruit défendu, Adam et Eve se cachèrent. Jean-Jacques et son cousin retardent le moment où le pasteur découvre la construction de la rigole menant l'eau du noyer au saule. Les pré-adolescents reconnaissent leur forfait. Leur image auprès des adultes change, devient celle de la rébellion. Ils montrent les limites de la discipline du couple chargé de leur éducation. Assister à la plantation d'un arbre leur donne l'envie de copier, de prouver leur capacité à réaliser leur propre entreprise, de mettre à profit la nouvelle expérience du jardinage.

On pense immédiatement au pays de Robinson Crusoé, auquel n'a cessé de rêver Jean-Jacques Rousseau dans l'atelier de son père, artisan horloger. Cette île où *l'on peut encore visiter les vestiges des trois camps qu'il y construisit: l'un, près de l'embouchure de la rivière, l'autre, au nord-ouest, sur une plate-forme rocheuse qui offre une jolie vue sur cette partie de l'île, et le troisième, à l'intérieur des terres, dans la vallée. En explorant le sud de l'île, on parvient à la baie de Vendredi, où Crusoé aperçut, pour la première fois, l'empreinte d'un pied humain, et où des ossements – reste d'un festin anthropologique – sont encore reconnaissables, de même qu'un pieu fiché en terre par Crusoé pour retrouver son*

chemin. Près du premier camp, sur un autre poteau qui servait de calendrier au naufragé, on peut lire: «J'ai débarqué ici le 30 septembre 1659.»⁽¹¹⁾



«Histoire de Robinson Crusoé», 2^e moitié 18^e siècle; 1^{er} quart 19^e siècle, BASSET (imprimeur, éditeur).

En route pour Venise, où un poste de secrétaire d'ambassade l'attend, Jean-Jacques Rousseau doit observer une quarantaine. Il s'installe dans la chambre d'un lazaret sans confort, il ne s'y ennuie pas un instant... *comme un nouveau Robinson je me mis à m'arranger pour mes vingt un jours comme j'aurais fait pour toute ma vie.*⁽¹²⁾

Quittant à la hâte le Val-de-Travers dans la principauté de Neuchâtel, il tient à se rendre dans l'île de Saint-Pierre, dans le canton de Berne. Jean-Jacques Rousseau endosse le costume de Robinson Crusoé, rêvant de bâtir *une demeure imaginaire dans cette petite île.*⁽¹³⁾

A Bossey, village minuscule, île rêvée, le séjour de Jean-Jacques Rousseau est-il compromis? L'irritation du pasteur Lambercier y mettra-t-elle fin? Abraham et Jean-Jacques s'inquiéteront-ils de son interruption? Resteront-ils ces élèves appliqués, soucieux de répondre aux sollicitations des adultes? Trouveront-ils la liberté d'envisager un avenir hors du presbytère? Peut-être ignorent-ils encore qu'ils font route vers l'émancipation, vers l'avenir.

Animateur du lieu paradisiaque, Jean-Jacques Lambercier prend place parmi les êtres qu'aime Jean-Jacques Rousseau, non pour ce qu'ils lui donnent, mais pour ce qu'ils lui apprennent. A Bossey, il s'ouvre aux promenades. Ainsi pourrait-on faire apparaître *un nouveau sentiment de la nature qui ne considère pas du tout l'homme comme un aboutissement détaché de tout lien avec la nature, mais au contraire, dans une vision panthéiste, comme un élément indissoluble du Tout et de la nature.*⁽¹⁴⁾



Portrait du pasteur Jean-Jacques Lambercier.

Pour un temps éloigné du paradis, Jean-Jacques Rousseau quittera Genève et son maître d'apprentissage. Jean-Jacques Lambercier lui donne le goût, le besoin des voyages. Il va se forger un destin. Jean-Jacques Lambercier, homme raisonnable, porte un visage tout humain, mais il sait aussi se tourner vers le divin.⁽¹⁵⁾

Jean-Jacques Rousseau se souvient des chants innombrables que lui ont appris sa tante Suzanne et Jacqueline, appelée affectueusement Mie. Ces mélodies lui reviennent à travers le chant des oiseaux en écoutant leurs trilles, leurs roucoulements, leurs gazouillis. Ces chants deviennent comptines, ritournelles et berceuses et l'invitent à découvrir le monde, à entrer dans l'univers d'une nature qu'il ressent comme un écho divin, hymne de l'univers. A-t-on exploré les ressources qu'offre le langage musical pré-natal? *Il y a deux mille ans avant Jésus-Christ, en Chine on conseillait aux femmes enceintes le chant, explique Hilda Longchamp. Et en Egypte, les sons graves étaient déjà mentionnés pour permettre un accouchement harmonieux.*⁽¹⁶⁾ Cette «musicothérapeute» fait part de son expérience: *la grossesse est un moment privilégié pour chanter (...) l'envie est grande chez les femmes de chanter.*⁽¹⁷⁾

Françoise Dolto pense qu'il est tout à fait naturel de signifier à un enfant qu'on l'aime par des caresses, et l'enfant a besoin de cela. On utilise alors le langage corporel pour communiquer avec l'enfant. Mais chez l'être humain, ce langage corporel doit se doubler de la parole. On ne caresse pas un enfant comme on caresse un chien. La mère n'est pas une guenon qui frotte son petit. La mère doit parler à son enfant, lui dire qui il est, quelle sa relation avec elle, lui chanter des chansons. Cela donne une autre dimension aux caresses elles-mêmes.⁽¹⁸⁾

Boris Cyrulnik poursuit cette idée: *On joue à parler pour échanger des affects, on apprend à lire avec quelqu'un qu'on aime, on acquiert des connaissances pour partager des mondes abstraits. Le chiffre quotient intellectuel est intersubjectif, c'est une rencontre affective qui varie beaucoup selon le milieu dans lequel baigne l'enfant.*⁽¹⁹⁾

L'enthousiasme de sa tante, la richesse des chants font le bonheur de Jean-Jacques Rousseau. Il se nourrit de cette quiétude familiale. Bossey est un environnement généreux, gratifiant, propice à rendre la vie meilleure. Bossey restera un ancrage affectif, un mentor géographique, la conscience apaisante d'une existence en plein air. Jean-Jacques Rousseau apprend progressivement *qu'il vaut toujours mieux jouer la ressource contre la carence, la solution contre l'impasse, le point fort contre le point faible, le possible contre le renoncement.*⁽²⁰⁾

La crainte éprouvée sur la terrasse du presbytère ne sera bientôt plus qu'un souvenir. D'ailleurs, un jour, Jean-Jacques Rousseau s'exclamera :

O homme, de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes semblables qui sont menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle, sera vrai.⁽²¹⁾

Notes

- (1) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 19
- (2) Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 22-24
- (3) Michael Vescoli, *Calendrier celtique*, Construire, 1988, p. 82
- (4) Michael Vescoli, *Ibid.*, p. 82
- (5) Michael Vescoli, *Ibid.*, p. 82
- (6) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 12
- (7) Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 13
- (8) Roger Munier, *Esquisse du Paradis perdu*, Arfuyen, 2010, p. 12
- (9) Willy Pasini, *Les armes de la séduction*, Odile Jacob, 2011, p. 55
- (10) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 20
- (11) Alberto Manguel, Gianni Guadalupi, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, Actes Sud, 1998, p. 389-390
- (12) Jean-Jacques Rousseau, *OC I*, p. 296
- (13) Jean-Jacques Rousseau, *Ibid.*, p. 644
- (14) Hermann Hesse, *La Bibliothèque universelle*, José Corti, 1995, p. 104
- (15) Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1942, p. 55
- (16) Sandra Joly, *Tribune de Genève*, 1-2 juin 2011
- (17) Sandra Joly, *Ibid.*, 1-2 juin 2011
- (18) Françoise Dolto, *Les étapes majeures de l'enfance*, Gallimard, 1994, p. 85
- (19) Boris Cyrulnik, *Les murmures des fantômes*, Odile Jacob, 2003, p. 46
- (20) Philippe Gabillet, *Eloge de l'optimisme*, Saint-Simon, 2010, p. 119
- (21) Jean-Jacques Rousseau, *OC III* p. 133

(*) Trois sermons sont parus in/Rémy Hildebrand *Bossey, un souvenir enchanteur*, Editions Transversales, 2007, p. 53 à 99

